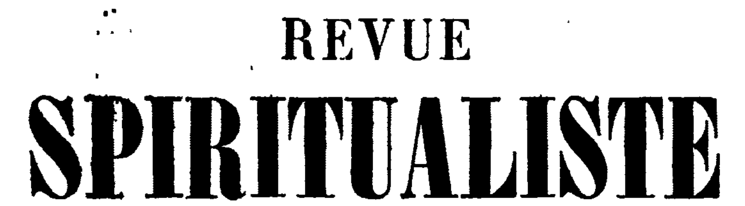


REVUE SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la remise en lumière
des vérités de la religion universelle

(Philosophie et exégèse religieuses, manifestation des Esprits, magnétisme, thaumaturgie, sciences occultes, prophéties, théosophie, cosmogonie, ontologie, pneumatologie, psychologie, philosophie de l'histoire, etc., etc.)

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

Et publié par

Z. J. PIÉRART

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME

Membre de diverses Sociétés savantes

Tome VI. — 8e Livraison

PARIS

BUREAUX : RUE DU BOULOI, 21

—

1863



La Revue spiritualiste forme chaque année un volume, avec table r sonnée, renfermant douze livraisons.

Chaque livraison renferme le plus souvent un article de fonds, polémiq controverse ou déclaration de principes, sur une question pendante ou actua spiritualiste quelconque

Ensuite viennent des études et théories, des analyses particulières d'ouv ges sur les matières que le Journal embrasse, études, théories et analyses da lesquelles sont envisagés les doctrines et les faits actuels ou passés qui se ra tachent au spiritualisme ou aux sciences occultes.

En troisième lieu figurent les faits, expériences et variétés spiritualiste avec les commentaires et explications qui sont jugés nécessaires. Parmi les fa communiqués on accueille de préférence tous ceux qui portent une garant de leur authenticité, telles que la signature de celui qui les met au jour, et l'i dication des circonstances de temps et de lieu suffisantes pour qu'on puisse r courir aux sources et constater la vérité du fait.

Çà et là, le Journal donne la biographie de quelque individualité spirituali célèbre, contemporaine ou prise dans l'histoire.

Parmi les manifestations médianimiques et les phénomènes psychiques qu se propose d'examiner la *Revue spiritualiste*, figurent ceux des tables tour nantes et parlantes, les communications directes ou indirectes des Esprits, l apparitions, les miracles, les visions, les possessions, le somnambulism l'extase, la prévision, la prophétie, le pressentiment, la seconde vue, la vue distance, la divination, la pénétration, la soustraction de pensée, les différen procédés de la magie, et en général tout ce qui est du domaine des scienc dites *occultes*.

Tout abonné a le droit d'assister quatre fois aux conférence et à des expériences qu'offre chez lui le directeur de l REVUE.

Le prix de l'abonnement est de **10 fr.** pour Paris; de **12 fr.** pour l province et l'étranger, et de **14 fr.** pour les pays d'outre-mer — On peu s'abonner pour six mois en payant moitié du montant de l'abonnement. *On s'a bonne à Paris, au bureau du* JOURNAL, rue du Bouloi, 21. — Le prix des tro précédentes années est le même. — Les volumes de l'année 1858 se payen 20 fr.

— Dans les départements, en envoyant un mandat obtenu par l'entremise de facteurs ruraux ou les directeurs de poste. — Les librairies, les bureaux de mes sageries, les maisons de banque à l'étranger, se chargent de l'envoi du montant des abonnements. — Les correspondants du Journal à l'étranger où on peut s'a bonner sont : pour la Hollande, *M. Revius, major de l'armée néerlandaise, à la Haye; pour la* Suisse, *M. Kasperowski, rue du Tiraillet, à Genève; pour les* États Sardes, *M. le Dr Gatti, à Gênes; pour* l'Espagne, *MM. Bailly-Baillière,* 11 *calle del Principe, à Madrid; pour l* Angleterre, *M. Baillière, libraire,* 219, *Re gent street, à Londres; pour les* États-Unis d'Amérique, *MM. Coppens et Hébert, libraires, rue de Chartres,* 56, *à New-Orléans; pour le* Bas-Canada, *M. Desjar dins, rue Saint-Vincent,* 13, *à Montréal.*

Il est fait aux libraires une remise de 10 p. 100 sur le montant de l'abonne ment. — Tous les abonnements partent de la 1re ou de la 7e livraison inclusive ment. — Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année on envoie les livraisons arriérées à partir de la livraison qu'ils choisissent pour point de dé part de l'abonnement, et selon qu'ils s'abonnent pour un an ou six mois.

Prix du numéro par la poste.	1 fr. 50
Au bureau du Journal et chez les libraires.	1 fr. 25

On peut payer en timbres-poste. — Les lettres non affranchies sont refusées

REVUE SPIRITUALISTE

ANNÉE 1863. — 8e LIVRAISON.

L'OEUVRE SPIRITUALISTE MARCHE; ELLE EST DE DIEU ET RIEN NE POURRA L'ARRÊTER.

Toujours prophète en mon saint ministère.
Sur l'avenir j'ose interroger Dieu.
Pour châtier les prêtres de la terre,
Dans l'ancien monde, un déluge aura lieu.
Déjà près d'eux l'océan sur les grèves
Mugit, se gonfle; il vient, peuples, voyez!
. . . .

BÉRANGER.

Humanité, règne; voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents aux bords les plus sauvages
De ta pensée ont porté quelques mots.
Paix au travail, paix au sol qu'il féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis;
Plus près du ciel qu'ils replacent le monde;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

BÉRANGER.

J'écris ces lignes sur l'une des hautes falaises qui défendent les abords de la côte normande. Le paysage qui se déroule à mes yeux est imposant et de nature à porter l'âme aux grandes pensées. A ma gauche sont d'immenses coteaux qui semblent mêler aux nues leur front grave et nu; devant moi s'étend cette mer agitée qui, depuis plus de vingt mille ans peut-être, recouvre l'antique et mystérieuse terre des Atlantes, ces premiers mages de l'humanité. Elle vient battre sous moi de ses flots tumultueux les

flancs crayeux de la falaise; la lame mugit avec de sourds grondements; à ses murmures se mêlent ceux de la brise dans le feuillage d'un bouquet d'arbres, le seul de la côte. Derrière moi se trouve la plantureuse Normandie, patrie des légendes pieuses, pays des sorciers où l'on brûla autrefois Jeanne d'Arc et le confesseur des possédées de Louviers. Devant moi, au delà de cette mer dont les vagues se hérissent et s'entre-choquent, se trouve la catholique Irlande, pays des ascètes, des voyants et des thaumaturges de la primitive Église, de ces missionnaires héroïques qui essaimèrent dans la Gaule, sur les pas du glorieux Colomban, pour achever de la convertir. Devant moi, un peu sur la droite, s'élèvent les montagnes du merveilleux pays de Galles, qui a conservé, comme dépôt du spiritualisme druidique, les fameuses triades. Sur ma gauche blanchissent les côtes de la rustique Armorique, pays des fées, des génies, où tout rappelle les traditions de ce même spiritualisme, changées pour la plupart en légendes chrétiennes.

En face de ces souvenirs du passé qui s'offrent à moi et de la nature grandiose qui m'environne, mon âme s'exalte, mon esprit s'impressionne; je me plais à revenir sur les grandes vérités spiritualistes, objet constant de mes méditations. Je pense au cap Sunium et au divin auteur du *Timée*, qui y venait autrefois méditer et conférer sur les mêmes questions avec ses disciples. Comme lui j'interroge Dieu.

Je lui demande l'inspiration qu'il ne refuse jamais à ceux qui se recueillent et lui élèvent un vrai culte dans leur cœur. . .

. . . .

L'inspiration descend en moi. Je tremble. Ma main s'agite du frémissement convulsif de ceux que l'esprit visite. Une voix semble me parler; c'est celle de mon génie. Voici ce qu'il me dit :

« Homme triste et abattu, en proie au doute et au dégoût de l'humanité, relève la tête. Ne vois-tu pas ces éclairs lointains?

Ce sont les précurseurs des grandes tempêtes qui s'accumulent pour venir fondre bientôt sur les Sodomes de perversité dont tu aimes à fuir l'air empesté. Le moment va venir où ceux qui ont méconnu les devoirs de la fraternité, qui ont trahi lâchement la confiance des hommes bons et justes, pour ne pratiquer que l'imposture et l'égoïsme, seront châtiés. Le moment des âmes franches et viriles va venir pour la confusion des uns et la glorification des autres. L'homme, en face des grands ébranlements qui se préparent, saura qu'il y a autre chose en lui que la matière, et on le verra, comme aux grands jours de l'histoire, se souvenir de Dieu, son principe, et des grandes lois spirituelles, immuables et immortelles comme lui.

« A la suite de ces ébranlements naîtra le *credo* de l'avenir... Les vieux dogmes se dégagent de leurs obscurités et de l'alliage impur ou mensonger que leur avaient légués des siècles d'ignorance et d'oppression. Des temps nouveaux vont faire surgir une manière plus grande et plus profonde de comprendre et d'adorer Dieu que ne l'ont fait les peuples à des époques d'enfance et de chaos. Un idéal religieux proportionnel aux progrès de la pensée humaine, en harmonie avec ses aspirations les plus pures, va paraître. Les hommes vont communier à la lueur des feux d'une fraternité sainte qui embrasera leurs âmes. Les vérités de la religion universelle vont de nouveau retentir du sommet d'un autre Sinaï !

« Je vois contre la grande rénovation se liguer en vain les prêtres des religions particulières, ces formules altérées, rapetissées, de la grande révélation universelle. Ils ont voulu circonscrire l'action spirituelle du Dieu infini à une époque du temps, à un peuple, à un sacerdoce, à un livre particulier. Ils se sont efforcés de montrer le Tout-Puissant partout absent de sa création et la laissant à l'entière discrétion de prétendus esprits de ténèbres plus puissants pour le mal que ne le sont pour le bien les esprits de lumière. Ils ont prétendu qu'on ne pouvait arriver à Dieu que par eux et par leurs formules, et ils ont persécuté,

proscrit, immolé les âmes courageuses qui ont voulu se dérober à leur joug; ils ont même été jusqu'à faire alliance avec les docteurs de l'athéisme, les pontifes de la matière, pour accabler de proscriptions, de sarcasmes communs, les faits consolants de l'ordre spirituel, les seuls qui puissent ressusciter le sentiment religieux. Ils se sont réjouis de ce que, parmi les âmes animées de l'influx spirituel, quelques-unes plus ardentes que sages étaient tombées dans des aberrations, le délire d'une foi non réglée par la science et la raison. Ils se sont appliqués à placer ces faits exceptionnels au-dessus de tout, et à leur donner une publicité, de ces proportions qui écrasent une idée et la tuent à jamais. Ils ont fait plus : ils ont commis des jongleurs afin de leur faire simuler les faits de l'ordre spirituel et de leur faire déclarer que tout, dans ces faits, n'était que supercherie !

« Mais leurs machinations seront démasquées, leurs desseins confondus, et leur ligue hypocrite s'évanouira devant Celui qui peut tout et à qui l'avenir appartient.....

« Ne vois-tu pas partout, en effet, éclater les prodiges les plus consolants ? Toi même n'es-tu pas consolé dans les moments les plus solennels de ta vie par de grandes manifestations venues d'en haut ?....

« A côté d'une négation surgissent cent témoignages d'hommes convaincus, et quand les hommes manquent à la vérité, les pierres, l'air, les éléments eux-mêmes, la proclament !

« Dieu combat pour vous !

« Sachez donc que les habitants de votre terre sont à la veille d'une grande époque de renouvellement moral et religieux Viennent les grands cataclysmes annoncés, et les âmes ébranlées, converties, se tourneront vers de grands faits, afin de les vivifier, de leur donner une conclusion. Après tant de précurseurs, après tant de voix qui du désert ont retenti jusqu'aux cités, va venir le Messie attendu, le Verbe nouveau, qui sera la plus haute manifestation spirituelle du temps, en qui les faits, les

vérités du testament de l'avenir se personnifieront, et qui scellera peut-être aussi de son sang le pacte d'une nouvelle alliance, complément, développement de toutes celles qui l'ont précédée. Cet homme, il est au milieu de vous ; il ne se connaît pas encore, mais bientôt, poussé par le souffle de l'Esprit, il se révélera au monde. Sa voix puissante, accompagnée de l'action retentissante du miracle, se fera entendre sur les monts et dans les vallées, et tout homme de bonne volonté dira en le voyant : « Voilà celui qui doit cimenter, unifier les aspirations des frères « de la Jérusalem nouvelle, et faire retrouver les voies perdues « du royaume de Dieu et de sa justice. »

Z.-J. Piérart.

LE MERVEILLEUX EN ORIENT ET EN EUROPE.

(3e article.)

Les Aissaouas d'Algérie.

Après les faits remarquables produits par les derviches de l'Asie-Mineure, faits dont il a été question dans notre dernière livraison, nos lecteurs verront sans doute avec intérêt ce qu'on dit des Aïssaouas d'Algérie, autre secte mystique qui a beaucoup de ressemblance avec celle dont a parlé Mme la princesse de Belgiojoso, article précité. Nous laisserons d'abord parler un homme qui a beaucoup exploré notre colonie d'Afrique et les pays circonvoisins, et qui a donné sur les populations qui l'habitent des détails pleins d'exactitude.

« Il existe chez les Kabyles une institution religieuse, celle des *zaouias* (aïssaouas), remarquable par son analogie avec les monastères du moyen âge ; chacune des communautés de l'ordre est un centre où se distribue, pour chaque tribu, l'enseignement religieux, et où l'hospitalité est accordée non-seulement aux

mendiants, mais encore aux animaux égarés qui s'y arrêtent.

M. le général Daumas, auquel nous empruntons ces détail extraits de son livre intitulé *La Kabylie* (Paris, Hachette, 1857 après avoir décrit l'organisation des zaouias et la vénératio dont leurs marabouts sont l'objet de la part des Kabyles, pou suit ainsi :

« De cet ensemble de faits, de rapprochements, de simili tudes, ne doit-on pas être tenté de conclure que les *zaouia* sont un vestige des institutions chrétiennes de l'Afrique septe trionale?

« A l'appui de cette opinion, nous citerons un dernier exem ple. Les déserts de la Thébaïde ont été le refuge de solitaire ascétiques qui, dans les premiers temps du christianisme, s réfugièrent dans ces contrées. — L'histoire et les premiers Père de l'Église nous ont transmis le souvenir de leurs extases mysti ques, des abstinences prodigieuses auxquelles ils se soumet taient, de la solitude cellulaire qu'ils s'imposaient; nous allon en trouver la trace en Kabylie. Dans le pays des Beni-Raten, u marabout célèbre, Cheikh-el-Madhy, prétend conduire ses disci ples à l'état de sainteté de la manière suivante : chacun d'eu est rigoureusement enfermé dans une petite caverne ou cellule qui lui permet à peine quelques mouvements, à peine la positio verticale. Sa nourriture est diminuée graduellement pendan quarante jours, jusqu'à ne point dépasser le volume d'une figue il en est d'autres dont la substance, pour vingt-quatre heures, n consiste que dans une cosse de caroubier. A mesure qu'ils subis sent cet entraînement hors de la vie matérielle, les disciple acquièrent la seconde vue, il leur vient des songes d'en haut enfin la relation mystique finit par s'établir entre eux et le marabout lorsque leurs rêves coïncident, lorsqu'ils rencontrent le mêmes visions. Alors, Cheikh-el-Madhy donne un bournous, un *haïk*, un objet quelconque, en signe d'investiture, à l'adepte accompli, et l'envoie par le monde faire des prosélytes............

« L'ascétisme le plus rigoureux...., l'état de prière ou de

contemplation, tel est leur état perpétuel. Mais, circonstance assurément digne de remarque, c'est que les initiés font remonter cette institution à Sidi-Ali-ben-Abi-Thaleb, gendre du Prophète. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle fut apportée de l'Égypte, c'est-à-dire des mêmes lieux qu'illustrèrent les premiers anachorètes chrétiens, par Sidi-Ben-Abd-er-Rahhmân, disciple de Sidi-el-Salem-Hafnaoui. »

Le colonel Neveu, un témoin oculaire, dans son livre des Khouans, nous a doté, relativement aux aïssaouas, de sa part de faits et d'observations. Il raconte qu'il a assisté à une séance où se trouvaient de nombreux spectateurs. Ce qu'il en dit a été recueilli et commenté, dans le *Moniteur* du 10 avril 1857, par M. Emile Carrey, collaborateur de ce journal. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer la relation du témoin oculaire. Elle eût beaucoup mieux valu sans les commentaires de M. Carrey, mais enfin nous la reproduisons telle quelle :

« Sept musiciens, frappant sur des tambours de basque, produisaient un bruit monotone qui devait sans doute contribuer à exciter les opérateurs. Au milieu de l'espace demeuré libre était un réchaud dont un nègre était chargé d'entretenir le feu ; on y répandait de temps en temps de l'encens et de la poudre d'aloès. Cinq ou six hommes, vêtus de burnous, se penchèrent au-dessus du fourneau pour en aspirer les émanations aromatiques, destinées à agir sur le cerveau et à produire l'exaltation.

« Tout à coup, l'un de ces hommes se redressa brusquement en poussant des bruits gutturaux comme ceux d'une porte qui geint ou d'un chat qui miaule. Puis, sans cesser de crier en se démenant ainsi qu'un épileptique, l'inspiré vint tomber aux bras d'une espèce de cornac chargé de recevoir les illuminés aux premiers tressaillements de l'esprit divin..... L'illuminé, après s'être laissé revêtir d'une espèce de vêtement sacré apporté par l'hiérophante, se prit à sautiller d'un mouvement rapide, semblable à celui d'un homme qui court sous lui-même

en hiver afin de se réchauffer, et, tout en sautant, il agitait fi quemment sa tête de haut en bas, comme s'il avait eu les v tèbres du col disloquées, à l'instar de ces petites statuettes plâtre qui balancent leur face mobile; et, tout en se démen et en grimaçant, il hurlait par cris d'Indiens farouches, a des variations de hoquets en mal de mer; et d'instant en insta l'esprit divin le torturant plus fort évidemment, ses cris se f saient atroces, ses bonds devenaient de cabri, sa tête batt pendante; puis les démènements réguliers reprenaient. Cep dant, les tambours battaient toujours, le vieux nègre jetait poignées sur le feu l'encens et l'aloès; et les cris du possédé, bruit, les fumées, la chaleur grisant les têtes, nous voyio dans l'ombre scintiller les yeux des Arabes et frissonner foule. A travers l'ivresse la foi montait. Pendant sept à h minutes environ, sans entr'acte, l'aïssaoua, religieusement tout à son aise, mais sans heurter personne, sans écarts, sa sortir de son champ de manœuvres, se démena. Lorsqu'il e ainsi gagné beaucoup de sueur et d'ivresse factice, quand voix fut bien rauque à force de crier, sa bouche écumante force de course, l'esprit divin vainqueur le saisit et du coup jeta à terre.

« Là, durant deux minutes, il se roula, hurlant et se tordan comme en coliques de *miserere;* si bien que le cornac se cr obligé de le calmer un peu en lui caressant l'épaule à peti coups, ainsi qu'un magister encourageant un élève troublé, o un buveur resté debout rappelant à la raison son camarade e ivresse.....

« A peine le premier sujet fut-il à terre, qu'un autre prit s place, sautant, grimaçant, criant comme l'autre, mais d'un manière plus calme, cependant moins longtemps. En deux mi nutes, l'esprit vint à bout de celui-là et le fit se rouler sur le so à côté de son co-inspiré. »

« Les tambours ayant fait une pause, le premier aïssaou saisit une feuille de cactus semblable par la forme à un battoi

e blanchisseuse, hérissée d'épines comme une branche de groseiller à maquereau, plus épaisse que la main et large comme eux mains; il roula avec volupté sa face sur cette feuille épineuse, puis la dévora avidement, en manifestant sa joie comme n gourmet qui se délecte d'un mets délicieux.

« Ce festin absorbé, on servit la pelle : c'était une pelle large, bien et dûment rouge, vraiment; nous avons senti sa chaleur et vu la lueur embrasée qu'elle répandait en sortant du brasier. L'aïssaoua principal la saisit et commença par l'embrasser sur son plein, à l'endroit le plus rouge; puis il la lécha de bout en bout, sortant sa langue tout entière et la passant sur le fer en feu, comme un enfant sur une cuiller à confitures; après quoi, l'écartant de sa tête, il la battit à tapes prolongées et se prit à dessiner dessus, avec le bout de ses doigts, des signes cabalistiques; au second signe, l'un de ses ongles, dépassant probablement les extrémités endurcies de sa main rencontra le feu et brûla (contre le programme), car une odeur de corne brûlée s'éleva comme si on avait ferré un cheval (1). Cependant la pelle, encore rouge dans le milieu, noircissait sur les côtés; il se la mit aux dents, et, toujours à genoux, tendant la tête et le col dans l'attitude d'un chien bien dressé qui rapporte, il offrit le manche à son gardien.

« Vint ensuite ce que l'auteur appelle le *second plat*. Deux nouveaux inspirés d'Aïssa montèrent tour à tour sur le tranchant d'un sabre affilé que deux cornacs leur soutinrent en l'air comme

(1) Pourquoi laisser croire par une telle manière de raconter que la non-brûlure dans l'opération générale résultait de précautions prises, de mains endurcies à l'avance. Si endurcies que puissent être des mains, elles ne peuvent l'être plus que les ongles. Les ongles brûlant, ne doit-on pas regarder cela comme une preuve qu'il y avait là un véritable feu, et que la force qui dirigeait ce feu voulait par là donner une conviction de plus en montrant qu'elle était intelligente et savait brûler de la corne, quand par contre elle s'appliquait à ménager les chairs.

Z.-J. Piérart.

une courte échelle. Puis ils se couchèrent sur le tranchant, tête et le buste pendant d'un côté, les reins et les jambes l'autre, dans la situation du soi-disant singe soi-disant m qu'on sort du Cirque des Champs-Élysées, après la farce. sabre était affilé comme un rasoir; chacun de nous avait pu v rifier son état; cependant, après l'exercice, les deux homm montrèrent leurs pieds et leur ventre, qui n'étaient pas mêı rouges.

« Et, l'admiration grandissant, quelques spectateurs criaie au miracle; d'autres rêvaient démons, esprits infernaux, Sata

« Le troisième *plat* servi fut un serpent: un pauvre petit se pent inoffensif, habitué à tout (1), s'enroulant avec une grâ parfaite autour du col de l'aïssaoua, se laissant prendre *en to* sens, et gardant sans broncher, pendant une minute entière, tête inoffensive dans la bouche ouverte de son gardien.

« Le quatrième *plat*, la pièce principale du festin, fut le bâto dans l'œil. Après une série de simagrées qui se passèrent de l même manière que les précédentes, un nouvel adepte, au *lie* de garder, comme les autres, son crâne couvert de ses bu nous, secoua tout à coup l'espèce de turban qu'il portait: aus sitôt ses cheveux noirs tombèrent à flots par longues mèche grêles voilant son visage fauve, s'épandant de tous côtés sur so vêtement blanc; ses bras nus s'agitèrent à travers sa *crinièı*

(1) Qui a dit au narrateur que le serpent était inoffensif, habitué à tout L'a-t-il pris dans ses mains pour s'en assurer? Nous en doutons. L'aïssaoua arrivant à manier des fers rouges sans en être brûlé, ne pouvait-il pas, e vertu de la même force, annuler le venin du serpent et le tenir sous le *jou* d'une fascination dont la source n'est rien autre qu'un principe spirituel C'est le cas des psylles et de tous les charmeurs de serpents en général. O a le tort de toujours attribuer à de la jonglerie ce qui n'en est pas lorsqu'o parle des Orientaux. On ignore, en général, les croyances, l'esprit de ce peuples, les idées qui ont cours parmi eux depuis des milliers d'années.

Z.-J. Piérart.

échevelée; sa danse devint furieuse, précipitée, haletante, sa figure tortionnante, ses cris féroces.

« Alors le vieil augure du fond lui fit passer un bâton pointu d'un bout, et de l'autre terminé par une boule. L'aïssaoua le prit sans discontinuer ses bonds, puis, écartant à deux mains ses crins épars, il se logea dans l'œil la pointe du bâton. Quelques sous-cornacs s'en furent attiser les quinquets et les suifs, afin que chacun pût mieux voir; lui, pendant ce temps, toujours hurlant et sautant, roulait rapidement entre les paumes de ses mains la boule du bâton dont l'autre bout était dans son œil ; et cette pointe semblait entrer peu à peu comme une vrille dans du chêne; enfin elle entra si bien que, sous elle chassé, l'œil sortit de l'orbite, sanglant : un œil arraché ! Et cependant l'inspiré roulait toujours son bâton comme pour l'entrer dans sa cervelle à jour; et cessant de crier, puis de danser, de son autre œil il regardait la foule avec orgueil, parcourant la scène, allant d'une lumière à l'autre, renversant sa tête pour se montrer mieux. Cet homme était hideux !

« Et tous les coreligionnaires, dressés d'orgueil religieux, regardaient l'assemblée avec ces airs superbes d'un faiseur de tour qui vient de réussir ! Et la foule admirait !

« Cela dura ainsi plus de cinq minutes, après quoi l'aïssaoua laissa son œil se replacer et alla prendre rang parmi les acteurs des pièces jouées, laissant la scène à d'autres.

« Un nègre le remplaça, portant des charbons enflammés entre ses dents, promenant devant l'assistance sa bouche démesurée et flamboyante ; puis laissant tomber son feu à terre et l'y prenant avec ses dents, comme un cheval dressé d'hippodrome ; et enfin, dans un accès d'extase, saisissant le réchaud du vieux nègre, le répandant à terre et l'éteignant tout entier, jusqu'au dernier charbon, sous ses pieds nus et trépignants. »

L'auteur qui certifie tous ces faits de son imposant témoignage, loin de partager l'admiration de la foule, les considérait comme s'il s'était agi d'un spectacle de la foire, comme s'il eût

été question de tours d'adresse bien exécutés. Toutefois, en homme de bonne foi, qui cherche sincèrement à s'éclairer, il crut devoir prendre quelques renseignements sur ce qu'il avait vu. Il raconte qu'en sortant de la maison où avaient eu lieu ces exercices, il rencontra sur le seuil, assis, prenant l'air et fumant une cigarette, un des illuminés. « Il avait, dit-il, un œil intelligent et une figure sympathique qui nous firent lui demander s'il savait le français. « Oui, Monsieur, nous dit-il.

« — Voulez-vous me permettre deux ou trois questions ? Si je suis indiscret vous me le direz franchement.

« — Volontiers, nous ne faisons mystère de rien.

« — Pourquoi faites-vous ces exercices ? Pour être agréable à Dieu, ou comme expiation, ou pour gagner de l'argent ?

« — Pour être agréable à Dieu, et parce que ces cérémonies sont prescrites par le saint que je sers. Cela nous coûte, au lieu de nous rapporter.

« — Combien ?

« — Quarante à cinquante-cinq francs chaque fois, pour rafraîchissements, tapis, banquettes, encens. Les musiciens et les divers aïssaouas comme moi font cela pour bon cœur.

« — Faites-vous cela souvent ?

« — Oui, chacun de nous à son tour prête sa maison. Aujourd'hui, c'est mon tour ; vous êtes chez moi. Je donne la cérémonie. (Et il disait cela comme en France on dit : C'est moi qui rends le pain bénit.)

« — Voulez-vous me permettre de vous regarder les mains et de vous tâter le pouls ? (Il venait de jouer du sabre cinq minutes auparavant.)

« — Volontiers. »

« Nous regardâmes ses mains : elles étaient parfaitement nettes, moites, très-propres ; son pouls battait à temps réguliers et calmes.

« Vous n'éprouvez donc aucun mal à faire ces exercices ?

« — Vous voyez !

« — Comment cela se peut-il? A votre place, je serais malade et brûlé. Vous vous y êtes habitué peu à peu?

« — Non. Cela m'est venu tout à coup, par l'esprit qui est descendu en moi et m'a poussé à faire ce que vous m'avez vu faire.

« — Mais, pour avoir cet esprit divin, n'avez-vous rien fait, rien pris?

« — Si : le prêtre, le marabout (nous ne savons plus quel nom il donna à son préparateur) *m'a fait boire des boissons* et exécuter certaines pratiques de religion que j'ai accomplies pendant longtemps, et à la suite desquelles la foi m'est venue. Aujourd'hui, je suis l'un des principaux parmi les aïssaouas. »

« En achevant ces mots, rappelé par ses devoirs, ennuyé de nos questions, il nous quitta en nous disant adieu avec le plus gracieux de tous les sourires, et retourna parmi les cérémoniants. »

Il nous semble qu'une telle conversation, de tels aveux de la part d'un homme qui, au dire de l'auteur, inspirait la plus grande confiance, auraient dû lui faire parler de ces curieuses et extraordinaires scènes sur un ton moins sceptique et railleur. Mais le langage du colonel Neveu n'est rien à côté de celui de M. Carrey, son commentateur du *Moniteur*. M Emile Carrey incline à croire que le colonel lui-même a été dupe d'une mystification, en ce sens, dit-il, *que le plus jeune des médecins du plus petit village expliquerait physiquement tous ces prétendus phénomènes*; et il prétend le prouver en disant que la feuille de cactus ne pique pas; parce que dans certaines conditions chimiques le feu ne brûle pas; parce que des tranchants de sabre étant posés droit ne coupent pas; parce qu'enfin un œil peut facilement sortir de son orbite et y rentrer sans danger!!! Raisons passablement cavalières et qui mériteraient que leur auteur, pour sa punition, fût soumis à chacune de ces expériences d'aïssaouas qui, à son dire, sont de nature à ne faire aucun mal au plus simple des premiers venus.

Nous savons, certes, aussi bien que M. Carrey, que les corps

combustibles imprégnés dans certaines proportions de substances alumineuses et autres produits chimiques peuvent être mis, sans danger, en contact du feu ; — mais, ne lui en déplaise, nous savons aussi, — et il ne l'ignore sans doute pas, — que ce contact ne peut se prolonger au delà des bornes d'un rapide attouchement. Sans quoi le problème d'incombustibilité, depuis si longtemps à l'étude pour l'arme des pompiers, aurait été cent fois résolu par le plus mince apothicaire de village.

Nous savons aussi que le globe de l'œil, actuellement sorti de son orbite, peut y être réintégré sans qu'il en résulte de graves accidents ; — mais ni M. Carrey, *ni son plus jeune médecin du plus petit village*, nous ajouterons ni le plus célèbre médecin de la plus grande ville, ne parviendront jamais à prouver — que ce déplacement et ce replacement peuvent avoir lieu sans douleurs atroces, sans tiraillements affreux et surtout sans inflammation de tout ce qui constitue l'organe orbiculaire dans lequel l'œil est logé. — Aucun d'eux ne pourra certifier qu'un patient passant par ces épreuves puisse conserver un visage calme et riant, causer de choses et d'autres avec son entourage, et l'opération consommée, son œil remis en place, aller s'asseoir parmi ses camarades comme si de rien n'était, et fumer tranquillement la pipe avec eux !

Ce sont là évidemment des conditions étranges, qui ont vivement attiré l'attention du colonel Neveu, et qui auraient dû rendre M. Carrey plus circonspect dans son plaisant jugement sur les cérémonies religieuses des aïssaouas.

La réfutation de M. Carrey dans le *Moniteur* est, en vérité, si peu concluante et si peu sérieuse que nous ne relèverons même pas ses divagations à propos des lames de sabre et des feuilles du cactus tropical, que chacun sait être couvertes d'épines très-dures et surtout très-pointues. Puisse-t-il ne jamais rencontrer sous son pied d'aiguillons semblables, et sur son ventre de pareilles lames de sabre.

Un incrédule, certes, fort peu complaisant pour nos croyances,

l. Morin, l'anti-spiritualiste qui a si souvent critiqué nos affirmations, s'est montré, tout sceptique qu'il est, beaucoup plus conséquent que M. Carrey. Reproduisant l'article de celui-ci dans le *Journal du magnétisme*, il n'a pu s'empêcher de le faire suivre des réflexions suivantes :

« Évidemment, pour quiconque examine sans prévention, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Qu'il n'y ait pas de miracle, soit ; mais ce qui se passe est en dehors des faits vulgaires, il y a de quoi éveiller l'attention de tous ceux qui veulent approfondir la nature humaine ; il y a là un mystère qui, bien étudié, peut nous mettre sur la voie de quelque loi inconnue ou mal définie.

Nous remarquons que, d'après la réponse de l'illuminé, l'initiateur lui a fait prendre des breuvages particuliers et l'a soumis à certaines épreuves. Il y a lieu de croire que ces préparations ont quelque analogie avec les épreuves qu'imposait à ses disciples le *vieux de la Montagne*, qui faisait d'eux des séides prêts à braver tous les dangers et à endurer toutes les tortures. L'homme arrive ainsi artificiellement à un état d'exaltation dans lequel non-seulement il est insensible à la douleur, mais, de plus, ses organes acquièrent des facultés exceptionnelles et résistent à des lésions qui, dans l'état ordinaire, auraient causé la mort ou au moins les plus graves infirmités. C'est ainsi que les convulsionnaires de Saint-Médard pouvaient impunément se faire crucifier, être foulés aux pieds, recevoir le choc de coups capables de défoncer des murs, et qui auraient écrasé leurs viscères et brisé leurs os, etc...

Nous déplorons, avec l'auteur, le délire du fanatisme et les exercices dégoûtants qu'il offre en spectacle à des populations dépravées par la superstition ; l'indignation publique flétrirait avec juste raison ceux qui, dans un but de curiosité ou même dans un intérêt scientifique, chercheraient à reproduire (*in anima vili*) ces horribles saturnales. Mais, quand les faits se présentent, il est bon de les soumettre à un examen raisonné et d'en

tirer un enseignement salutaire sur les facultés humaines, sur l'extension ou la transformation qu'elles peuvent recevoir de causes morales. Il y aurait même à examiner si cette puissance extraordinaire qui se révèle alors, au lieu de n'enfanter que des divertissements vains et barbares, ne pourrait pas être appliquée à produire des effets salutaires et grandioses, des œuvres utiles à l'humanité. Mais c'est faire preuve d'une légèreté inexcusable que d'apporter le dédain au lieu du raisonnement, et de ne voir dans ces phénomènes bizarres que des tours de jonglerie.

VICTOR HUGO, Mme DE GIRARDIN ET LEURS AMIS SPIRITUALISTES.

Nous avons précédemment parlé de la confession franchement spiritualiste qui se trouvait dans le livre que M. Vacquerie a mis dernièrement au jour sous le titre de : *Miettes de l'histoire*; de plus nous avons promis de reproduire quelques passages de ce livre. Nous tenons aujourd'hui parole. Voici donc ce que dit entre autres choses M. Vacquerie :

« C'était à la fin de l'été 1853, elle Mme de Girardin était alors dans la plénitude de sa réputation, et, ce qui vaut mieux, de son talent..... Elle venait de faire jouer *Lady Tartuffe*, où elle s'est cherchée, et elle venait d'achever *La joie fait peur*, où elle s'est trouvée. Elle se possédait, elle possédait le public, elle était triomphante; mais toutes les prospérités se font payer plus qu'elles ne valent; au moment où tous l'enviaient, elle se savait malade, elle est morte l'année suivante, et elle venait de perdre un ami dont elle portait bravement le deuil.

« Était-ce ces deux morts, la récente et la prochaine, qui l'avaient tournée vers la vie extra-terrestre? Elle était très-préoccupée des tables parlantes. Son premier mot fut si j'y croyais. Elle y croyait fermement, quant à elle, et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait à son insu jusque

dans son travail : le sujet de *La joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient? Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner; elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le *parlour*, où ils tourmentèrent une table, qui resta muette..... »

Après le récit de plusieurs expériences négatives, l'auteur ajoute :

« Je n'avais pas assisté aux tentatives précédentes; je ne croyais pas au phénomène, et je ne voulais pas y croire......... Cette fois, je ne pus pas refuser de venir à la dernière épreuve, mais j'y vins avec la ferme résolution de ne croire que ce qui serait trop prouvé.

« Mme de Girardin et un des assistants, celui qui voulut, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien; mais nous avions promis d'être patients; cinq minutes après, on entendit un craquement du bois; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes du pied se souleva. Mme de Girardin dit : « Y a-t-il quelqu'un? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, « qu'il frappe un coup. » La griffe retomba avec un bruit sec. « Il y a quelqu'un! s'écria Mme de Girardin; faites vos questions. »

« On fit des questions, et la table répondit. La réponse était brève, un ou deux mots au plus, hésitante, indécise, quelquefois inintelligible. Etait-ce nous qui ne la comprenions pas? Le mode de traduction des réponses prêtait à l'erreur; voici comment on procédait : on nommait une lettre de l'alphabet, *a*, *b*, *c*, etc., à chaque coup pied de la table; quand la table s'arrêtait, on marquait la dernière lettre nommée. Mais souvent la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre; on se trompait, on notait la précédente ou la suivante; l'inexpérience s'en mêlant, et Mme de Girardin intervenant le moins possible pour

que le résultat fût moins suspect, tout s'embrouillait. A Paris, Mme de Girardin employait, nous avait-elle dit, un procédé plus sûr et plus expéditif; elle avait fait faire exprès un alphabet à cadran et une aiguille qui désignait elle-même la lettre. — Malgré l'imperfection du moyen, la table, parmi des réponses troubles, en fit qui me frappèrent.

« Je n'avais encore été que témoin, il fallut être acteur à mon tour. J'étais si peu convaincu, que je traitai le miracle comme un âne savant à qui l'on fait deviner « la fille la plus sage de la « société » ; je dis à la table : « Devine le mot que je pense. » Pour surveiller la réponse de plus près, je me mis à la table moi-même avec Mme de Girardin. La table dit un mot, c'était le mien. Ma coriacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le hasard avait pu souffler le mot à Mme de Girardin, et Mme de Girardin le souffler à la table..... Je recommençai l'épreuve; mais, pour être certain de ne trahir le passage des lettres ni par une pression machinale ni par un regard involontaire, je quittai la table et je lui demandai non le mot que je pensais, mais sa traduction. La table dit : « Tu veux dire *souffrance*. » Je pensais *amour*.

« Je ne fus pas encore persuadé. En supposant qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le fond de tout, que la traduction pouvait s'appliquer à n'importe quel mot que j'aurais pensé. *Souffrance* aurait traduit *grandeur*, *maternité*, *poésie*, *patriotisme*, etc., aussi bien qu'*amour*. Je pouvais donc encore être dupe, — à la seule condition que Mme de Girardin, si sérieuse, si généreuse, si amie, en deuil, mourante, eût passé la mer pour mystifier l'exil.

« Bien des impossibles étaient croyables avant celui-là; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à l'injure. D'autres interrogèrent la table et lui firent deviner leurs pensées ou des incidents connus d'eux seuls. Soudain elle sembla s'impatienter de ces questions puériles; elle refusa de répondre, et cependant elle continua de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. Son

ouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. Est-ce toujours le même esprit qui est là ? » demanda Mme de irardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage onvenu, signifiait non. « Qui es-tu, toi ? » La table répondit le om d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

« Ici la défiance renonçait : personne n'aurait eu le cœur ni front de se faire, devant nous, un tréteau de cette tombe. Une ystification était déjà bien difficile à admettre, mais une inmie ! Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère quesonna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil, la mère leurait, une inexprimable émotion étreignait toutes les poitries ; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arichée le dur coup de vent. Où était-elle ? Nous aimait-elle tououurs ? Était-elle heureuse ? Elle répondait à toutes les questions, u répondait qu'il lui était interdit de répondre. La nuit s'écouit, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : « Adieu ! » et la table ne bougea plus.

« Le jour se levait, je montai dans ma chambre, et, avant de ne coucher, j'écrivis ce qui venait de se passer, comme si ces hoses-là pouvaient être oubliées ! — Le lendemain, Mme de Girardin n'eut plus besoin de me solliciter, c'est moi qui l'entraînai vers la table. La nuit encore y passa. Mme de Girardin artait au jour ; je l'accompagnai au bateau, et, lorsqu'on lâcha es amarres, elle me cria : « Au revoir ! » Je ne l'ai pas revue ; nais je la reverrai.

« Elle revint en France faire son reste de vie terrestre..... Depuis quelques années son salon était bien différent de ce qu'il avait été. Ses vrais amis n'étaient plus là. Les uns étaient hors de France, comme Victor Hugo ; les autres plus loin, comme Balzac ; les autres plus loin, comme Lamartine. Elle avait bien encore tous les ducs et tous les ambassadeurs qu'elle voulait, nais la révolution de février ne lui avait pas laissé toute sa foi à l'importance des titres et des fonctions, et les princes ne la consolaient pas des écrivains. Elle remplaçait mieux les absents

en restant seule, avec un ou deux amis et sa table. Les mo
accouraient à son évocation ; elle avait ainsi des soirées qui v
laient bien ses meilleures d'autrefois, et où les génies étaie
suppléés par les esprits. Ses invités de maintenant étaient S
daine, Mme de Sévigné, Sapho, Molière, Shakespeare. C'e
parmi eux qu'elle est morte. Elle est partie sans résistance
sans tristesse ; cette vie de la mort lui avait enlevé toute inqui
tude. Chose touchante, que, pour adoucir à cette noble femn
le rude passage, ces grands morts soient venus la chercher.

« Le départ de Mme de Girardin ne ralentit pas mon élan ve
les tables. Je me précipitai éperdument dans cette gran
curiosité de la mort entr'ouverte..... » (Ici l'auteur raconte u
suite d'expériences curieuses auxquelles il se livra, après qu
il conclut de la manière suivante :)

« Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aura
pas hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence des esprits. C
n'est pas le regard de Paris qui me retient ; je sais tout le respe
qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé,
pratique et si positif qui ne croit, lui, qu'au maillot des danse
ses et au carnet des agents de change. Mais son haussemen
d'épaules ne me ferait pas baisser la voix. Je suis même heureu
d'avoir à lui dire que, quant à l'existence de ce qn'on appell
les esprits, je n'en doute pas ; je n'ai jamais eu cette fatuité d
race qui décrete que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme ; j
suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur l
front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux espri
qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'es
plus qu'un détail ; pourquoi ne pourraient-ils pas communiqu
avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moye
ne serait-il pas une table? Des êtres immatériels ne peuven
faire mouvoir la matière? Mais qui vous dit que ce soient de
êtres immatériels? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subti
que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumièr
l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humai

l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. La mort
uccède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un
omme avec moins d'âme ; l'homme est un animal en équilibre ;
a mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en
este. Je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du
hénomène des tables. »

DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE.

—

FAITS ET EXPÉRIENCES.

Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs de la *baguette divinatoire*, phénomène du plus haut intérêt dont on s'est efforcé de chercher les causes là où elles n'existent pas, et sur lequel le grand fait des aptitudes *médianimiques* est appelé à jeter un si grand jour. Voici à ce sujet un nouvel article qu'un expérimentateur sagace a envoyé au rédacteur du journal l'*Union magnétique* :

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt, dans votre journal du 10 août courant, un article sur la *baguette divinatoire* qui a suivi ma note des 25 juin et 10 juillet ; l'auteur de l'article paraît admettre la réalité du phénomène qui se rattache à cette baguette. Cependant beaucoup de livres anciens et modernes se moquent de ladite baguette. Combien de choses dont on s'est moqué d'abord et auxquelles on a été obligé de croire ! C'est précisément ce qui est arrivé pour le magnétisme ; les faits sont plus forts que les théories, et de ce qu'ils sont inexplicables, on ne peut conclure à leur impossibilité. Permettez, Monsieur, que je vous fasse part de ce j'ai appris, de ce que je sais personnellement de la baguette de coudrier. Peut-être la Société de magnétisme de Paris trouvera-t-elle que les faits que je vais raconter ont quelque affinité avec ceux qui font l'objet de ses investigations quotidiennes.

Je connais deux personnes qui font en quelque sorte métier de la baguette de coudrier. L'une est un jardinier, âgé de trente-six ans ; l'autre, une jeune fille de vingt ans. On ne peut rien

objecter contre leur moralité. La jeune fille opère toujours e présence de son père, qui est d'ailleurs un honnête homme. O peut citer par centaines les sources que ces deux personnes o découvertes dans le canton de Bremilly et dans plusieurs autre cantons des deux départements de la Savoie et de la Haute-Savoie La fraude et le charlatanisme ne sont pas possibles. On trait sur la source à chercher, et, si on n'en découvre pas, le *chercheu* n'a pas droit au prix convenu. Voici comment les choses se pas sent : le chercheur, tenant à deux mains la baguette, se met e campagne et parcourt les localités désignées, lesquelles son ordinairement dans le voisinage de maisons qui ont besoin d'eau Lorsqu'il passe sur une source, la baguette s'agite, et l'agitatio est en raison directe du volume de l'eau. Il finit par arriver souvent après une course de 100 jusqu'à 1,000 mètres, à l'en- droit où la source prend naissance; à cet endroit l'agitatio devient très-forte; elle cesse, si on le dépasse. Le chercheu plante un piquet au lieu révélé par la baguette, revient sur se pas à reculons; la baguette, dans cette marche rétrograde tourne moins fortement et s'arrête bientôt. On plante un autr piquet dans le lieu où elle s'est arrêtée. On mesure la distanc entre les deux piquets, et cette distance représente la profon- deur de la source.

Voilà ce que j'ai vu faire dans plusieurs localités, et toujours avec succès. Je vais citer un fait qui m'est personnel. En 1851, je revins à Bremilly (que j'avais quitté pendant plus de trente ans) pour me livrer aux plaisirs de l'agriculture. Je désirais planter une vigne en gamais de Bourgogne, sur un sol bien exposé et très-propre à la culture de la vigne, d'après les ensei- gnements que j'avais puisés dans les ouvrages de M. le comte Oduit. Mais il y avait au centre du terrain une source d'eau qu'il fallait faire disparaître. Je fis faire inutilement des excava- tions pour en découvrir l'origine. Mes fermiers me parlèrent d'une femme domiciliée à une heure de mon domaine, et qui savait trouver les sources les plus profondes. Je fis venir cette femme, qui était d'une simplicité se rapprochant presque de l'idiotisme. Elle se mit à l'œuvre, et dans un instant elle indi- qua l'origine de la source que j'avais vainement fait chercher. Des ouvriers creusèrent le sol, et la source fut trouvée à la pro- fondeur signalée par la femme en question. Pendant qu'elle opérait, je saisis la baguette, et celle-ci se tordait dans ma main. Il fut évident pour moi que l'agitation de la baguette était un phénomène naturel.

Mais je vous prie, Monsieur, de fixer votre attention sur des faits bien autrement curieux que je vais raconter. Après avoir

fait déjeuner la femme susmentionnée et l'avoir récompensée, j'allais la renvoyer, lorsque mes fermiers me dirent qu'avec sa baguette elle savait trouver l'or, l'argent, le fer et d'autres métaux. Je la questionnai à cet égard, et, après quelques hésitations, elle m'avoua qu'elle avait le *don* de trouver les objets susrelatés. Je la priai de faire une expérience devant moi; elle fit d'abord des difficultés en alléguant que son confesseur lui avait défendu de chercher l'or et l'argent. Je lui fis comprendre que la défense ne pouvait m'atteindre, attendu que j'étais incapable d'abuser de ces découvertes. Elle céda à mes instances; je l'ai laissée dans une cuisine au premier étage de ma maison; je descendis dans ma cour, je pris dans ma bourse un écu de cinq francs; après plusieurs circuits, j'entrai dans mon jardin et cachai l'écu dans un trou. La *chercheuse* descendit alors dans la cour; elle n'avait pu m'apercevoir. Tout aussitôt, avec sa baguette, elle suivit tous les détours que j'avais faits, et trouva l'écu caché.

Je lui demandai comment elle avait été amenée à user de la baguette pour chercher les métaux. Voici ce qu'elle me répondit: *A l'âge de dix-huit ans, j'étais servante dans une ferme. Un jour, je vis Cocard (ancien chercheur de sources de grande réputation) qui faisait aller sa baguette. J'allai en couper une, et elle tournait encore mieux que la sienne. Ma maîtresse, ayant perdu sa croix en or pendant qu'elle moissonnait, me pria de la chercher avec la baguette. J'essayai, et je fus bien surprise de trouver la croix dans une javelle d'orge.*

Je me rappelai alors ce que mon père et trois de ses amis m'avaient souvent raconté du sieur Cocard, qui, au moyen de la baguette de coudrier, ayant même les yeux bandés, savait découvrir des pièces de monnaie et jusqu'à des épingles. Mon père, ancien notaire et représentant du peuple, et ses amis, dont l'un était médecin, et les deux autres des lettrés, n'étaient pas des hommes crédules.

Je vous ai parlé d'une jeune fille de vingt ans qui possède le *don de la baguette divinatoire;* je la connais, ainsi que sa famille. Non-seulement elle découvre les sources, mais encore très-souvent (mais pas toujours) des objets qu'on la prie de chercher, tels que des limites cachées, des instruments perdus, etc. Elle trouve encore les sources au moyen d'un morceau de cuivre suspendu à une ficelle, la ficelle s'agite lorsqu'elle est sur un courant d'eau; bien plus, lorsque cette fille passe sur une source très-grosse, sans le secours de la baguette, elle peut la suivre. Chaque fois qu'elle opère, elle est très-pâle. Si le courant d'eau est considérable, elle est obligée de se reposer. Elle est généra-

lement comme en état de crise. Il y a environ un an, on avai volé des ruches dans un hameau ; le propriétaire alla cherche la fille dont il s'agit et la conduisit à son rucher. Armée de sa baguette, elle suivit les longs détours que celle-ci indiquait. Après une demi-heure de marche, elle se trouvait en face d'une maison isolée, sur laquelle la baguette la dirigeait ; elle s'arrête, ne voulant pas se compromettre. Mais le propriétaire des ruches alla quérir le commissaire de police, qui se rendit sur les lieux et trouva les ruches dans la maison suspecte. Le voleur a été condamné à un emprisonnement.

Je vous prie encore, Monsieur, de bien peser le fait ci-après. Quand la jeune fille se met à la recherche d'un objet à trouver, elle fait un grand effort de volonté. Toutes ses idées se concentrent avec force sur cet objet ; elle entre en excitation, et c'est alors que la baguette se met en mouvement.

Tous ces faits que je viens de citer sont exactement vrais. L'*Industriel français*, journal de Lyon, a rendu compte des actes de M. Carrier, curé à Barbastre, qui, avec un morceau de fer, sait découvrir les sources d'eau et les minerais. M. Carrier est venu en Savoie, où ses expérimentations ont été couronnées de succès ; il a promis un livre qui ne tardera pas à paraître.

Je ne puis passer sous silence des détails qui concernent M. l'abbé Paramelle. On sait que M. Paramelle découvrait les sources par l'étude de la configuration du terrain, mais voici ce que m'a raconté un garçon meunier, qui est presque mon voisin de campagne, et qui a été le domestique de M. Paramelle pendant quelques années. Le garçon meunier a aussi le *don de la baguette divinatoire*. Il suivait son maître, et, lorsque celui-ci était en défaut, il lui prêtait le secours de sa baguette : *relata refero*. Ce que je raconte ne pourrait, du reste, être considéré comme médisance ; M. Paramelle pouvait certainement mettre à profit les aptitudes de son domestique.

Il serait convenable que les hommes de science daignassent étudier tout ce qui est relatif à la *baguette divinatoire*. Il y a encore bien des mystères à débrouiller dans ce monde.

Comment expliquer, par exemple, la migration des oiseaux qui quittent l'Europe et traversent la Méditerranée précisément aux époques les plus convenables. Je ne puis croire que ces oiseaux obéissent à un instinct purement machinal. N'est-il pas possible qu'au moyen d'un fluide quelconque, ils se mettent en relation avec l'état atmosphérique des pays qu'ils abandonnent et de ceux lointains où ils se retirent ? Pourquoi n'auraient-ils pas naturellement le privilége de la *longue vue?* Ils n'hésitent jamais et vont droit au but ; des pigeons enfermés dans des

cages et transportés à deux cents lieues de leur domicile, lorsqu'ils sont relâchés, volent droit à ce domicile. La presse a parlé d'un chien qui, transporté rapidement en Hollande, a fait quatre cents lieues pour regagner son chenil en France; ce chien n'a pu être dirigé par cet instinct matériel qu'on attribue aux oiseaux lors de leur migration. Qu'est-ce donc qui l'a guidé dans sa course rapide? Ne serait-ce point un fluide analogue à celui qu'admettent certains magnétistes, en vertu duquel des hommes doués de la vue lucide voient ce qui se passe à de très-grandes distances.

Je livre les faits relatés dans cette lettre et les pensées que je hasarde timidement aux méditations des hommes honorables et éclairés de votre *Union magnétique*. Ils voudront bien lire avec indulgence une lettre sans doute longue et diffuse, écrite par un homme qui n'est pas versé dans la science, mais qui peut rendre témoignage de tout ce qu'il vient de rapporter.

Agréez, Monsieur, avec mes salutations empressées, l'assurance de ma considération très-distinguée.

DUFOUR,
Ancien procureur général.

GUÉRISONS MÉDIANIMIQUES.

La lettre de M. Salgues, d'Angers, que nous avons insérée dans notre avant-dernière livraison, a excité un vif intérêt. De toutes parts on lui a écrit pour que M. Charles de Tr..., le médium guérisseur, veuille bien s'intéresser à tels et tels malades. M. Salgues nous prie d'annoncer que l'état actuel de sa santé l'empêche de répondre à toutes ces lettres, et que, quant à M. Charles de Tr..., il ne se charge pas de guérir des personnes éloignées. Ses facultés médianimiques ne peuvent s'exercer que pour des personnes présentes et croyantes. Mais, puisqu'il est question ici de médecine médianimique, qu'il nous soit permis de reproduire un des nombreux articles que les journaux d'Amérique et d'Angleterre publient souvent à ce sujet :

(Extrait du *Spiritual magazine* de Londres.)

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs de ce sujet, que nous regardons comme un fait spirituel très-important; nous nous sommes efforcés d'appeler l'attention sur ses lois et son

mode d'action. S'il est prouvé par des exemples suffisants que l pouvoir de guérir existe dans l'être humain, c'est parmi ta de faits le plus digne d'investigation, et cela non-seuleme à cause de son efficacité contre les maux de l'humanité (qu ceci puisse être son but le plus élevé et sa fin dernière), ma encore parce qu'en l'étudiant on arriverait à des déco vertes et à des analogies psychologiques et religieuses qui te draient à concilier certains points contestés et du plus ha intérêt. S'il y a dans la bonté et l'amour un pouvoir magnétiq qui neutralise le mal et la haine (et qui doute de ce pouvo céleste et divin?), pourquoi n'y aurait-il pas dans la régio physique un pouvoir analogue par lequel l'homme fort et sa pût insuffler dans le corps faible et souffrant assez d'énerg physique pour expulser la maladie et la faiblesse? Il est bie connu que de grandes précautions doivent être prises par ceu qui emploient la volonté et la main pour la guérison des mal dies, afin de se dégager de la sphère viciée du patient, et qu faute de les prendre, l'opérateur est exposé à gagner l'affectio dont il guérit le sujet. Cette substitution nous fait d'autant mieu concevoir comment une organisation saine, aimante et symp thique peut remplacer la maladie par la santé. L'homme, éta un aimant de l'ordre le plus élevé, agit en pareil cas sur u aimant plus faible à l'effet d'établir un courant au moyen duqu la santé est introduite et la maladie extraite.

Comme nous l'avons dit, tout dépend d'un nombre de fa suffisant pour éclairer le jugement et l'aider à former une co clusion. La science improprement appelée mesmérisme a e la bonne fortune d'être soumise à l'appréciation scientifiq d'hommes pleinement à la hauteur de cette tâche, et il est résul des travaux persévérants des docteurs Elliotson, Ashburner autres, que les faits se trouvent groupés en assez grand nomb pour atteindre le but.

Il est vrai que dans le principe il ne s'agissait que d'étab l'authenticité des faits, et que les déductions qui en ressorte n'étaient pas dans l'esprit des premiers investigateurs. Le do teur Ashburner s'est montré capable non-seulement de trait les faits qu'il étudiait, mais encore de les suivre dans les haut régions où ils conduisent tout naturellement; mais avec le do teur Elliotson il ne put rien asseoir sur la base posée par l et qui l'exposa à tant de critiques malveillantes. On voit maint nant que le mesmérisme n'est qu'une ramification des lois spir tuelles, le précurseur providentiel du spiritualisme et le point d départ de son développement ultérieur. C'est là peut-être un des raisons qui l'on fait passer de mode, et qui font que ceu

qui s'en occupent encore dérobent au public les faits d'ordre tout spirituel que sa pratique révèle si souvent. Mais ce point de vue sera la grandeur du magnétisme ; il lui donnera sa synthèse, sa philosophie. Il n'a pas été ignoré des plus grands voyants de l'époque, qui ont montré l'étroite connexité qui existe entre le magnétisme curatif et le spiritualisme.

Dans un volume publié par Davis en 1853, intulé : *Present Age and Inner Life*, on trouve une classification de vingt-quatre sortes de médiums, dans lesquels figurent les *manipulating medium* (médiums magnétiseurs) et les *therapeutic medium*. Nous croyons bien faire de rapporter ici ce qu'en dit l'illustre voyant.

Médiums magnétiseurs.

Cette classe de médiums augmente rapidement. Guérir les malades en « imposant les mains », comme il est dit dans l'article suivant, écrit par M. Elmer Woodruff, et publié par le journal de Saint-Louis, sous le titre de *Lumière du monde spirituel*.

« Un de mes locataires, M. Lucien Gardener, a un enfant de deux ans qui depuis sa naissance a toujours été malade, ce qui l'a rendu d'une débilité extrême. Sa tête est d'une grosseur peu commune et ses yeux démesurément grands. Il n'avait pas encore marché, et le pauvre petit être, quoique faible et chétif, criait sans relâche ; on ne pouvait sans être ému de pitié entendre ses plaintes déchirantes. Cela avait quelque chose de fatiguant, non-seulement pour les parents, mais pour moi qui suis obligé de passer la plus grande partie du temps dans un magasin à l'étage supérieur.

« En méditant un jour sur l'état de souffrance de ce pauvre enfant, je me suis senti envahir par l'influence de l'esprit. Je demandai alors si rien ne pouvait être fait pour le soulager. « Oui, me fut-il répondu, il vous faut imposer les mains sur lui « et il sera guéri. »

« Au même instant je sentis passer en moi une influence nouvelle et différente. Je demandai si c'était là le pouvoir guérisseur ? « Oui, me dit-on, appliquez vos mains comme il vient « d'être dit. » Cependant, trouvant la chose assez délicate, j'hésitai quelque temps ; je fis encore beaucoup de questions, qui amenèrent autant de réponses, avant de me décider à tenter l'épreuve. Enfin, je descendis. En approchant de l'enfant, mon bras et ma main furent fortement attirés vers lui (comme pour le palper), bientôt ma main se fixa au bas des reins, où elle resta de cinq à dix minutes. Ceci provoqua chez l'enfant une sueur abondante, surtout sur le dos et les hanches. Ma main fut ensuite dirigée

en sens divers sur tout son corps pendant au moins cinq m
nutes, après quoi l'influence cessa et je me sentis libre. Il
résulta pour le malade un grand calme tout le jour et la nu
suivante; le lendemain il marcha pour la première fois, et d
puis il croît tous les jours en force et en santé.

« Les parents sont bien heureux du changement, mais bi
étonnés aussi du moyen mystérieux qui l'a produit. J'ai depu
été inspiré d'imposer les mains de la même manière sur ma fill
sérieusement affectée d'une bronchite; cela a arrêté les ravag
de la maladie. Elle est maintenant en pleine voie de guériso

« J'ai le regret d'ajouter que je n'ai que rarement cette facul
bénie. »

On peut logiquement espérer beaucoup des médiums guéris
seurs. Les miracles d'autrefois (guérisons miraculeuses) n'on
pas d'autres causes. Imposer les mains sur les malades et le
guérir est une manifestation supérieure à toutes les autres
Interrogez les monuments égyptiens, lisez les inscriptions de
temples antiques, étudiez les commandements religieux, le
cérémonies des nations primitives, et vous verrez qu'il a toujour
été possible de guérir les malades en les magnétisant.

On devrait dans chaque famille chercher à développer un d
ces médiums; ce serait le meilleur et le plus sûr remède contr
les maladies. Bien que la science et l'habileté médicale aient fai
de notables progrès dans l'art de guérir, bien que beaucoup d
désordres organiques ou accidentels puissent être traités a
moyen de la seconde vue et de la magnétisation, il n'y a pas, j
le sens, de remède *souverain infaillible* contre la violation de
lois naturelles.

Le médium guérisseur, *médium intime*, les guérirait surtout
en les prévenant.

Le but de la science médicale est tout négatif : — attendre un
ennemi pour le combattre. — C'est un mal organisé, popularisé,
paré de mots pompeux grecs et latins à l'effet de neutraliser un
autre mal produit par les ignorants écarts de la créature hu-
maine. Le jeune médecin se bourre la mémoire de mots et de
faits sans jamais penser au grand principe d'interprétation. Il
sort triomphant de la terrible épreuve du dernier examen! Fort
de son diplôme, il se croit en mesure de batailler avec succès
contre les maux de l'humanité. Il installe un cabinet de con-
sultation avec une variété de préparations minérales. Ainsi
« armé de toutes pièces, comme la loi l'ordonne », il s'établit
dans un fauteuil et lit le journal en attendant les malades! Oh!
quand verrons-nous la fin d'un tel état de choses? O médecine,

sais-tu pas combien tous tes remèdes sont impuissants lorsque les lois impérieuses de la nature ont été violées? En vérité! l'esprit éternel a ses décrets immuables et inévitables; tout acte est suivi de sa conséquence naturelle. L'homme devrait toujours avoir présent à l'esprit que du résultat légitime d'excès commis, ni homme, ni ange, ni Dieu, ne peut le sauver, car la loi de rémunération et de compensation est inflexible et éternelle.

Médium thérapeutique.

Ce médium a quelque ressemblance avec le précédent, mais pour l'observateur, pour l'œil scientifique, il y a entre les deux des traits bien distincts. La lettre suivante, qui nous a été adressée, donnera une idée de celui-ci.

« Cher monsieur,

» Dans ce siècle de sarcasme et d'incrédulité, il semble qu'une vérité nouvelle ne puisse être admise sans être précédée de quelque merveille, sans être accompagnée de quelque miracle éclatant. La plupart des hommes ont besoin de ce genre de preuves avant d'accueillir les découvertes, même lorsqu'elles sont plus faciles à croire et plus rationnelles que les choses dans lesquelles ils ont la plus implicite confiance.

» Le certificat suivant s'adresse à ceux-là. Il atteste les remarquables facultés curatives de Mme Mettler, qui depuis deux ans les exerce avec un succès constant à Bridgeport et ailleurs. Deacon Mosman, citoyen bien connu de Cabotville, certifie que sa fille, aveugle, muette, paralytique, soignée en vain par une douzaine de médecins pendant plusieurs mois, vient d'être guérie par Mme Mettler au moyen de quelques passes magnétiques. Si le fait de rendre la vue, la parole et l'usage des membres, perdus depuis plusieurs années, n'affirme pas suffisamment le pouvoir du médium comme guérisseur, une foule de cas plus ou moins graves, également frappants, peuvent être observés à la volonté de ceux qui en témoigneraient le désir. Ces faits s'accomplissent tous les jours parmi nous, et ils indiquent avec une rigoureuse exactitude qu'il y a une loi naturelle en vertu de laquelle ils s'effectuent.

» Voici le certificat :

Cabotville, 9 janvier 1850.

» *De tous ceux que cela peut intéresser* qu'il soit su que ma fille Mary, âgée de 22 ans, a pendant trois ans été confinée dans son lit sans pouvoir marcher. Vers le milieu de juillet dernier, elle perdit l'usage de la parole, et, quelques jours après, celui des

yeux, les paupières ne pouvant plus se soulever. Elle a eu do ou treize médecins ; quelques-uns sont des plus célèbres et plus habiles. Son état ne faisant qu'empirer, on finit par me d que rien ne pourrait la guérir, et nous en désespérions presq lorsqu'un hasard providentiel nous fit trouver dans un jour de Springfield le nom de Mme Mettler, renommée pour ses p scriptions médicales. Après quelques instances cette dame c sentit à venir nous voir. Elle examina Mary dans l'état mag tique et donna une prescription. Le lendemain elle magnétisa malade et lui procura beaucoup de calme ; quelques jours apr en une demi-heure de magnétisation, elle réussit à lui ouvrir l yeux, à lui rendre à la fois l'ouïe et la parole.

« Le jour suivant, à notre stupéfaction et à notre joie, elle marcher notre fille tout à fait seule, ce qu'elle ne faisait pl depuis trois ans. Tels sont les faits. Ma fille continue de vo de parler, de marcher, et tout fait espérer qu'elle aura bien recouvré son ancienne santé. Devant ce résultat, mon incrédul touchant le magnétisme ne pouvait pas tenir, puisque je lui d la guérison de ma fille.

« Silas MOSMAN, Per, D. F. MOSMAN. »

Le mot thérapeutique est dérivé du grec et signifie *soign* *servir* ou *guérir* ; il a trait à la découverte et à l'applicati d'agents médicaux. Le cas ci-dessus est un exemple de ce pri cipe, la dame étant un médium composé : *impersonatin* *psychametric*, *therapeutic* and *clairvoyant*. Une telle co binaison est rare, mais, lorsqu'elle se trouve unie à une bon constitution, à un caractère ferme et calme, elle est inapp ciable. La culture intelligente de ces médiums à facultés m tiples produirait d'excellents résultats. Que les amis de la scien étudient avec un soin consciencieux les médiums thérapeutique Une *institution* où la médication des voyants combinée avec l simples agents curatifs que la terre renferme serait appliqu au traitement des malades, une institution de ce genre, serait grand bienfait, ne fût-ce que pour ceux que la science offici déclare incurables.

LES CONVULSIONNAIRES DE MONTMARTRE.

RÉFLEXIONS.

Quoique nous ne partagions pas les explications par lesque ce fait nouveau de convulsions a été porté à la connaissance public, et que nous regardions les sources auxquelles il a puisé comme susceptibles de réticences à l'endroit des phén

mènes plus ou moins extraordinaires qui ont pu accompagner s convulsions, nous ne nous faisons pas moins un devoir d'in- rer le fait. C'est en les recueillant tous, en les enchaînant, a les expliquant l'un par l'autre, que la lumière arrivera à se ire :

« En 1862, il se produisit dans l'église de Montmartre, le ur de la première communion, un singulier phénomène. Une nquantaine de petites filles furent prises tout à coup de synco- s convulsives. L'une d'elles fut alors conduite à l'hôpital ainte-Eugénie pour des attaques persistantes et très-fréquentes 'épilepsie, suites du premier accident, et qui durèrent près 'un mois.

« Cette année encore, le même fait s'est renouvelé, mais sur ne moins grande échelle. Une dizaine de cas de syncope con- ulsive seulement se sont montrés le jour de la première com- munion. Un journal de médecine rapporte l'observation d'une une fille amenée à l'hôpital des Enfants-Malades, au n° 3 de salle Sainte-Geneviève, qui fut du nombre, cette fois, des ommuniantes convulsionnaires. Après avoir été atteinte au mo- ent des vêpres, elle est rentrée chez elle, et les jours suivants lle eut des attaques convulsives comme au jour de la cérémo- ie religieuse.

« Lors de son entrée à l'hôpital, il y avait un mois que Victo- ne J..., âgée de onze ans, avait fait sa première communion. lusieurs de ses compagnes ayant eu autour d'elle des syncopes onvulsives, elle fut tout à coup prise d'étourdissements, de ver- ges; elle allait se trouver mal quand on la fit sortir. Deux urs après, elle eut chez ses parents une perte de connaissance ui dura environ un quart d'heure, avec étouffements, strangu- ation d'œsophagisme (constriction de la gorge). Elle continuait ependant d'entendre ce qui se passait autour d'elle. Les jours uivants, elle eut une ou deux attaques semblables, peut-être ême plus fortes, car, dit l'auteur de l'observation, dans quel- ues-unes il y eut perte absolue de connaissance et des mouve- ents convulsifs.

« Une fois admise à l'hôpital, le 1er juillet 1863, les syncopes onvulsives ont cessé de se produire, et l'enfant a été reprise ar ses parents. L'idée qu'à l'hôpital on allait la guérir l'avait guérie, » remarque le journal auquel nous empruntons ces étails, et il ajoute fort judicieusement : « Ainsi en est-il de bien des pèlerinages où la foi nous amène, nous console et nous sauve. »

« Mais ce n'est pas à ce point de vue que le fait emprunte so intérêt, c'est à celui de l'étiologie. Il est curieux de voir se pro duire dans une même circonstance, et deux années de suite, de accidents nerveux de ce genre, qui, fort heureusement, ne son cependant pas habituels. Il doit y avoir un motif à cela. E cherchant bien, on le retrouverait sans doute dans une influence plus zélée qu'intelligente, exercée sur l'imagination faible d ces petites filles pour les préparer à recevoir le sacrement d l'eucharistie. L'agent pathogénique doit être ici vraisemblable-ment attribué à une légère teinte de fanatisme religieux, sur le-quel, dans l'intérêt de la santé des petites filles de Montmartre, il est peut-être bon d'attirer l'attention. ».

L'auteur de cet article prend évidemment le moyen pour l cause. Nous ne nions pas que des enfants soumis à l'état d jeûne dont on fait précéder la réception de l'eucharistie, im-pressionnés peut-être par la solennité de la cérémonie, les pa-roles du prêtre, peuvent fort bien tomber dans un certai ébranlement nerveux; mais de là à des convulsions comme celles dont on parle il y a loin, et nous devons dire que ce convulsions seraient plus généralement répandues, car dans la catholicité tout entière les enfants font leur première com-munion dans les mêmes circonstances. D'où vient qu'on n'y a rien constaté de ce qui est arrivé à Montmartre? Cela tient donc à une cause locale qu'il s'agit de connaître. Cette cause, quelle est-elle? Nous n'en savons rien. Mais, en attendant qu'elle nous soit révélée, nous engageons beaucoup l'auteur du précédent ar-ticle à lire tout ce qui est relatif à ce qu'on appelle les *lieux hantés*. Peut-être trouvera-t-il là l'explication qu'il cherche. Mais au lieu de cela il préférera sans doute hausser les épaules et sourire de pitié. Soit! nous savons qu'il est plus facile de rire que de minutieusement connaître et de bien juger. PIÉRART.

Notre prochaine livraison renfermera un long article, résultat de notre récente excursion en Angleterre, et qui fera connaître les principaux spiri-ualistes et le spiritualisme de cette contrée. Nous ferons aussi connaître l'ou-vrage intéressant que vient de publier à Zurich M. Joller, conseiller national suisse, le même dont nous avons parlé, page 26 de ce volume, comme ayant été obligé de quitter avec sa famille sa maison, hantée par les Esprits.

Z. J. PIÉRART, *Propriétaire Gérant.*

Paris.— Imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

Aperçu de quelques-unes des matières qui paraîtront dans les prochaines livraisons de la *Revue spiritualiste.*

Articles de fonds, Controverses ou Déclarations de principes. — Aux sceptiques savants qui se déclarent parfaitement édifiés sur le peu de fondement du spiritualisme, sans l'avoir examiné, ni étudié. — Les phénomènes spiritualistes, les manifestations *médianimiques* sont des faits aussi anciens que le monde ; ces faits ont constitué le principal domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophies anciennes. — Aveuglement incompréhensible de ceux qui en nient la réalité. — De l'existence des bons et des mauvais Esprits. L'élévation des pensées, le détachement de la matière, la noblesse du caractère, la générosité du cœur, la pratique de toutes les vertus, sont les conditions indispensables pour être en rapport avec les premiers. Du peu de fondement des communications émanées des seconds. — La question à l'heure qu'il est n'est pas de tirer des Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritualiste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude ; mais ce qu'il importe le plus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle et qu'elle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens. Les communications *médianimiques*, donnant des préceptes de la plus pure morale, toutes sortes d'avis salutaires, guérissant des malades, doivent-elles être attribuées à l'Esprit du mal ? — Satan a-t-il jamais existé, ou n'est-il qu'une importation des doctrines mazdéennes dans les religions de l'Occident ? — Doit-on condamner ceux qui entrent en commerce avec les Esprits, qui les provoquent à se manifester ? Les manifestations *médianimiques*, au lieu d'être chose pernicieuse, ne sont-elles pas au contraire de nature à réveiller le sentiment religieux, à faire affirmer avec plus de force les vérités les plus consolantes de la religion ? — Des procès de sorciers au moyen âge ! Anathème à ceux qui, pendant si longtemps, en étouffant sous la flamme des bûchers la plus consolante et la plus féconde des vérités, l'ont empêchée d'éclore !

Études et Théories. — Analyses particulières d'ouvrages. — Essai de psychologie au point de vue de l'immortalité de l'âme. — La science en présence du spiritualisme. — Initiation aux différents modes et aux diverses natures de manifestations spiritualistes. — Traces du spiritualisme dans l'histoire et examen sous ce point de vue du livre chinois, *Des récompenses et des peines*, des *Vedas*, du *Zend-Avesta* (notamment des livres désignés sous les noms de *Vespered* et de *Boun-Dehesch*), de la *Bible*, de la *Misna*, du *Talmud* et de la *Kabale*, des *livres hermétiques*, des poésies d'Hésiode, d'Homère, de l'*Edda*, ainsi que des croyances des peuples sauvages, etc. — Examen, au point de vue spiritualiste, du brahmanisme, du mazdéisme, des doctrines religieuses des Chaldéens et des prêtres égyptiens, des Pélasges et des Étrusques, du judaïsme, du polythéisme, du druidisme, du bouddhisme, du néo-platonisme, du mithriacisme, du manichéisme, du gnosticisme, du quiétisme et d'une foule d'autres sectes religieuses. — Filiation des doctrines spiritualistes à travers les âges, leur existence dans les mystères d'Isis et de Sérapis, dans ceux de Cybèle, de Samothrace et d'Éleusis, chez les francs-maçons, les templiers, les différentes sectes d'illuminés, etc. — Le spiritualisme constituant le fond des divers procédés de la magie. — Recherches sur les doctrines émises par Celse et sur la réfutation qu'en a faite Origène. — Examen des auteurs anciens qui ont écrit sur les spectres, les visions, les apparitions, les évocations, la divination, les songes, etc.— Ouvrages les plus célèbres du moyen âge et de la renaissance traitant des mêmes matières. — Auteurs spiritualistes des temps modernes, analyse de leurs œuvres. — Des procès de sorciers. — Coup d'œil sur les possessions et histoire de quelques-unes des plus remarquables qui aient eu lieu en divers pays.

Biographies. — M. Home, sa biographie, réflexions et réfutation à son sujet. — Pythagore, Apollonius de Thyanes, Sosipâtre, sainte Perpétue, saint Cyprien, Merlin. — Sainte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigite, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, saint Pierre d'Alcantara, sainte Alma, saint Bernard, Agnès de Bohême, saint Dominique, saint Copertino, Marie d'Agreda, saint Bernardin, le bienheureux Gilles, la dame Diaz, Christine l'admirable, sœur Adélaïde d'Aldelhausen, Espérance Brenegolla, sainte Colette, Dalmas de Girone, Bernard de Courléon, le frère Maffei, Jeanne Rodriguez, Dominique de Jésus-Marie, Theodesca de Pise. — Elisabeth de Falkenstein, Oringa, Venturin de Bergame, Damien Vicari, le carme Franc, le dominicain Robert, Savonarole, Cardan, Nicole Aubry, Jeanne Fery, Brandano, Brocard, Marie des Valées, Antoinette Bourignon, Marie Alacoque, Elisabeth de Ramphaing, sainte Thérèse, madame Guyon, Cagliostro, Swedenborg, Jacob Bœhm, saint Martin, la voyante de Prevurts, Marie de Mœrl, Davis, Willis, etc., etc.




Paris, impr. de Jouaust père et fils, 338, rue Saint-Honoré.